

des qu'ignoront à jamais ceux qui limitent le bonheur au culte placide de leur bonheur individuel.

NOTRE GRAVURE.

LE BALLON

Aluminium de Berlin

L'honneur peu enviable d'avoir construit le premier ballon métallique, appartient à M. Mare-Monges, auteur de plusieurs projets excentriques de direction aérienne. En 1842, cet original fit fabriquer, dans le voisinage de la barrière du Maine, avec des feuilles minces de cuivre, une grosse boule creuse de 10 mètres de diamètre. Il essaya de la remplir d'hydrogène, mais quand il vit qu'elle ne voulait pas s'élever il se dégoûta. Il retira le mémoire qu'il avait envoyé à l'Académie des sciences, et fit cadeau de sa pièce de chaudronnerie à Dupuis-Delcourt, aéronaute célèbre du temps. Celui-ci la mit solennellement sur un fardier attelé de dix chevaux et la conduisit dans une fonderie voisine de la barrière du Roule. Après quelques essais infructueux il la mit au creuset et en tira 350 kilos de cuivre qu'il vendit au poids.

Les progrès réalisés dans la préparation de ce métal extraléger, qui se nomme l'aluminium, devaient tenter quelques-uns des innombrables inventeurs, qui sans avoir la moindre teinture de physique s'attelèrent à la direction des ballons. En effet, nous lisons dans l'Aéronaute, excellent revue spéciale publiée à Milan que l'on lamine des feuilles d'aluminium ayant 110 de millimètre de diamètre, ne pesant que 270 grammes et dont la résistance est de 23,000 kilos par mètre carré.

On peut dire que depuis bien des années le projet d'un ballon d'aluminium était dans l'air, mais le ballon lui-même n'a quitté terre que le 5 novembre dernier à Berlin, devant un nombreux public de choix.

Le fait que nous représentons d'après une photographie authentique constaté un progrès survenu dans la métallurgie, et même au point de vue de l'aérostation il présente un grand intérêt. Le ballon à l'aide duquel les aéronautes militaires de Berlin ont exécuté ce tour de force et d'adresse, a été construit dans leur parc, sous la direction de M. Schwartz, l'inventeur du projet. Il serait trop long d'énumérer toutes les précautions que l'on a dû prendre pour réussir une opération aussi compliquée.

Le gonflement a été exécuté avec l'hydrogène préparé aux frais de l'Etat prussien et peut-être aux frais de l'empereur Guillaume II, à qui on ne peut refuser ce mérite rare pour un chef d'Etat, de comprendre l'importance de la navigation aérienne.

Pour remplir le précieux ballon de métal il faut retirer l'air dont il est naturellement rempli. Afin de résoudre ce problème on est obligé d'introduire dans l'intérieur un ballon en étoffe où arrive le gaz, et qui en s'arrondissant chasse l'air. Une fois que le ballon d'étoffe a bien épousé la forme du ballon de métal, on l'enlève doucement, de manière à ce que le gaz passe par derrière, dans le vide que l'étoffe laisse en se retirant. Cet effet se produit par un ou plusieurs oraux que l'on a fait d'avance dans le tissu.

Cette manœuvre est tellement délicate que Dupuis-Delcourt n'a pu en venir à bout, et que les aéronautes militaires de Berlin n'ont pu la réussir que la seconde fois qu'ils l'ont tentée. La première a échoué l'an dernier.

Notre figure permet de juger de la forme disgracieuse du ballon en aluminium de Berlin. La poutre destinée à fendre l'air est positivement hideuse. A tous les points de vue ce dispositif est détestable.

En effet il rend l'avant plus pesant. Il ajoute à l'instabilité un des inconvénients des ballons dirigeables, lesquels doivent être forcément allongés.

Cet aérostat a, comme on le sait, des dimensions énormes. Il a plus de 40 mètres de longueur. La section droite perpendiculaire à son grand axe, est légèrement elliptique. Il paraît qu'en a donné 14 mètres à son axe vertical et 12 à son axe horizontal. Il était tellement lourd, peut-être à cause du mode compliqué de gonflement, qu'il n'a pu enlever qu'un seul opérateur chargé de tout faire et étranger à la profession aéronautique. La manœuvre de quatre hélices, deux pour le mouvement vertical, et deux pour le mouvement horizontal, c'est beaucoup trop pour un homme seul. L'insuffisance du personnel doit être considérée comme une des causes du naufrage qui a interrompu l'expérience. Malgré le grand courage dont cet ouvrier a fait preuve, il n'est senti débordé et a ouvert la soupape.

Nos lecteurs apprendront certainement avec satisfaction que cet homme intrépide a échappé sans blessure à son audacieuse entreprise.

Notre figure représente le ballon en cours de route. Le Tagblatt, le National Zeitung et l'Illustration prétendent qu'il a résisté à un vent de sept mètres, ce qui n'a rien d'impossible puisque la machine a une force d'une vingtaine de chevaux. Mais nous doutons que les résultats des observations des aéronautes militaires soient jamais publiés, et nous ne citons ces chiffres qu'à l'état de simple racontar.

Ce ballon n'a pas coûté moins de 210,000 francs, cinq fois plus cher que le ballon de M. André qui n'a jamais été coté comme un mode de bonne marche et qui était beaucoup plus gros.

Le seul avantage que l'on puisse alléguer en faveur d'une construction si dispendieuse et si compliquée est que l'on solidifie d'une façon absolue le ballon et la machine, et que les efforts de traction exercés dans la nacelle se transmettent à l'aérostat métallique, ce qui n'arrive pas avec un ballon en étoffe. Cet avantage est illusoire si l'on adopte un dispositif fort simple imaginé par Henri Giffard et sur lequel nous écrivons superflu de nous expliquer.

Mais l'idée de faire un tout rigide de la nacelle et du ballon est une conception fort peu heureuse. En effet c'est à cause de la grande élasticité de tous les organes d'un ballon en étoffe que des chocs à terre souvent formidables peuvent être supportés.

Nous insisterons d'autant moins sur ce détail qu'il existe un inconvénient beaucoup plus grave que les aéronautes militaires de Berlin connaissent aussi bien que ceux de Paris.

Les uns et les autres avaient en la fatale idée de donner à leurs ballons normaux des soupapes métalliques. Ces plaques d'acier, situées dans la partie supérieure des aérostats, se sont chargées d'électriser par un effet d'influence fort connu des physiciens. Lors de la descente, tant en France qu'en Allemagne,

il s'est produit plusieurs fois une étincelle et le ballon a été incendié avec explosion et projection des aéronautes, qui ont échappé miraculeusement à une mort terrible. A la suite d'un rapport officiel fait par le Dr Bornstein de la Société aéronautique de Berlin, on a renoncé à cette pratique désastreuse. Si au lieu de porter une surface métallique de un ou deux mètres carrés, un aérostat en offrait plusieurs centaines de mètres carrés de surface métallique, des étincelles éclatantes tomberaient certainement dans l'air lors de l'approche d'une masse orageuse.

Cet inconvénient est d'une gravité telle qu'il suffit pour condamner l'usage des ballons en aluminium, à moins que des expériences ne prouvent qu'il n'y ait pas de danger.

M. Schwartz est mort au commencement de cette année, et les expériences que nous décrivons ont eu lieu devant sa veuve, qui avec un zèle louable a voulu continuer l'œuvre de son mari.

VIEUX SOUVENIRS.

Suite.

Haarlem — La Haye, D'Amsterdam à Haarlem, la distance est rapidement franchie. Le paysage est beau, le pays est fertile, coupé de canaux et de moulins à vent. La ville d'Haarlem ne répond pas à l'idée que, d'après les livres, je m'en étais faite. Peut-être le souvenir d'Amsterdam, que je quitte à peine, est-il trop puissant encore, et inspire-t-il à mon esprit une comparaison désastreuse pour la petite ville néerlandaise. Les rues sont propres — toujours cette propreté que la Hollande, reste l'une des nations dominantes — quelques maisons anciennes sont suffisamment pittoresques pour frapper les yeux.

Une vieille église, longue de près de 140 mètres — une ancienne halle, construction originale de la fin du XVIe siècle — enfin l'Hôtel de Ville, qui fut l'ancien palais des comtes de Hollande, sont les seuls monuments de la ville. Le Musée contient quatre grands tableaux de F. Hals. Ils forment son œuvre capitale : seule, ils dédoublent de la visite que l'on fait à Haarlem. L'un deux, où sont groupés dix-neuf figures d'arquebusiers, passe même pour un des chefs-d'œuvre de l'école Hollandaise.

A noter le Bois d'Haarlem, planté de hêtres, avec un beau parc. Ce bois, très grand, entouré de promenades magnifiques, mérite sa réputation. L'horticulture, d'ailleurs, a de tout temps fleuri à Haarlem. N'ai-je pas lu, pendant la première moitié du dix-septième siècle, un oignon de tulipe, dit le Vis-Roi, se vendait 25,000 florins, soit 52,500 francs, et que trois oignons du même genre coûtaient 30,000 florins, soit 63,000 francs ! Une personne d'Amsterdam avait, en quatre mois, gagné à ce commerce plus de 140,000 francs. On cultive encore à Haarlem les jacinthes, les oeillets, les tulipes, mais j'ajoute ceci pour les horticulteurs que pourrait tenter l'appât d'un gain facile, les prix n'atteignent plus ces chiffres vraiment insensés !

La Haye est la résidence de la famille royale du corps diplomatique, des deux chambres et de la haute aristocratie du pays. Le caractère de la ville est merveilleusement approprié à sa destination. On n'y retrouve ni le cachet pittoresque des maisons d'Amsterdam, ni l'extraordinaire animation de ses rues principales. C'est une belle ville avec de nombreuses et de grandes places, des rues régulières, mais qui, en Hollande paraît dépaycée qu'on s'étonne d'y rencontrer, tout en restant séduisant néanmoins.

Et il éclata sans qu'on y pensât, et cet orage.

Et peut être parce qu'on y songeait moins, il éclata plus terrible.

Et les deux peuples amis, les deux peuples unis quelque temps auparavant se ruerent l'un sur l'autre comme deux chiens furieux qui se disputent un proie.

Alors, elle connut la souffrance dans ce qu'elle a de plus horrible, la reine, souffrance atroce où son cœur saigna lentement, où les acclamations de ses sujets qui retentissaient à chaque victoire tintaient dans son âme comme un glas.

Son pays, ce pays dont rien n'avait pu la détacher, était vaincu et c'était le peuple dont elle était la Reine, le peuple à qui elle semblait commander qui l'écrasait, le brisait et le pillait.

Et ce qui était plus atroce encore, c'était la joie officielle qu'elle devait montrer, étaler. Alors qu'elle avait la mort dans l'âme, elle devait féliciter les vainqueurs ; prier pour leur succès lorsque son cœur meurtri les maudissait.

Enfin la guerre est terminée, il est bien vaincu son pays, il n'a plus d'armes, il n'a plus de munitions, plus d'argent. Ses frères ont donné tout leur sang, qui a coulé en flots vermeils ; il n'y a plus de joie chez elle, ses yeux ne connaissent plus que les larmes.

Et elle assiste aux messes

par le grand air de luxe et de richesse qui s'en dégage.

Le Cort-Workout et le Lange Workout, plantés d'arbres bordés de constructions très simples ; mais qui laissent diviner de somptueux intérieurs, forment le quartier le plus distingué de la ville. Tout près sur la belle place Willemspark, s'élève un monument de haute allure, érigé en 1818, en mémoire du rétablissement de l'indépendance Hollandaise.

Mais ce qui plus me frappe et me charme, c'est le Fyver, large vivier de plaisance, réédifié dans des eaux tranquilles et d'un teint noir les murailles de la Chambre Haute et les arbres de la grande promenade voisine ; le Binnenhof, assemblage irrégulier de bâtiments anciens et modernes, où se sont déroulées quelques-unes des pages les plus sombres de l'histoire des Pays Bas ; et le Plein, place à la fois charmante et grandiose, autour de laquelle s'échelonnent plusieurs ministères, au milieu desquels se distingue le Ministère de la Justice, une magnifique construction en briques et en pierres.

Les grands monuments sont rares. Aussi bien une visite à la Haye a-t-elle tout autre objet que de la recherche. J'ai écrit que le Musée d'Amsterdam est incomparable ; je ne connaissais pas la Mauritshuis de la Haye, moins grand, moins riche, assurément, mais encore, ici, quels prodiges chef-d'œuvre ! Rembrandt y est représenté par une œuvre capitale, la Leçon d'Anatomie, Paul Potter par son célèbre Turban, et Van Dyck, par nombre de portraits et une admirable Madelon repentante ; Rubens, y laisse deviner dans le vigoureux portrait de son confesseur ; Steen, le Molière, de la peinture Hollandaise, Ténier, G. Dow, Motson, Holbein (oh ! les deux beaux portraits), Jordaens, Wouwerman, je ne puis tout citer, y figurent avec éclat, dans quelques uns de leurs plus belles œuvres. Mon impression, comme à Amsterdam, est très forte. Et pourtant, si je ne ignore rien des chefs de la peinture, suffisamment comprendre et apprécier ces merveilles ! Je n'ose le croire, mais un tel spectacle qui pénètre l'esprit d'admiration pour tant de génie, élève l'âme et — pourquoi n'écrirai-je pas ce que j'ai si fortement senti ! — pour quelques instants au moins, rend l'homme meilleur.

La ville de la Haye est justement fière de son bois célèbre. C'est une promenade magnifique, très variée, avec des allées charmantes et, sur une étendue très grande, une forêt véritable. Je n'ai pas moins admiré l'allée, plantée d'arbres séculaires, qui conduit à la plage de Scheveningue. La route se compose d'une triple avenue, délicieusement ombragée, où c'est un incessant et curieux mouvement de piétons cavaliers et voitures, qui vont de la ville à la mer, et de la mer à la ville.

La station de Scheveningue, sur la mer du Nord, est fréquentée par l'aristocratie Hollandaise. La mer vient se briser sur la plage en une ligne droite si étendue que l'œil en perd les extrémités. Le Casino est un beau monument très spacieux, avec une superbe terrasse, et une salle de concert recouverte d'un dôme en verre, qui peut contenir 2,500 personnes.

La plage est animée. Des enfants en très grand nombre. A peine âgés d'une dizaine d'années, beaucoup, déjà, fument le cigare sous l'œil bienveillant de leur famille. Cette précocité inattendue, si contraire à nos mœurs françaises m'étonne et me choque. D'autres, moins âgés de quatre à six ans, ou même plus jeunes, portent de grosses bétales. Et cet un spectacle qui devient affligeant, à mesure qu'il se répète. La vivacité et la pure limpidité du regard, qui sont un des grands charmes de l'enfance, disparaissent sous ces lanettes épaisses et informes. Il semble qu'ils sont déjà sérieux, comme

étonnés et réfléchis au milieu de la vie naissante, ces précoces petits hommes. Comme pour faire contraste avec cette impression fâcheuse, les beaux vers de V. Hugo, si admirés de Mgr Dupanloup, me reviennent en mémoire, lointaine et douce musique :

" Il est encore tout plein de la bonté (livre). C'est un nouveau vent de la ciétole (rive).

Le soir, à la Haye, je vais au café-concert. La salle, de petite contenance, se remplit à grand-peine. Le spectacle commence par un morceau de piano, se continue par deux, trois, quatre morceaux de piano, des marches sans caractère, qu'allongent encore d'interminables reprises. Je commence à perdre patience. L'auditoire, au contraire, reste impassible ; de bons bourgeois, avec leurs femmes, devant, à petites lampes, une bière détestable, bien assis, le regard vague, comme indifférents. Enfin, l'horrible petit pianiste, ayant achevé son programme, le rideau se lève. Neuf ou dix femmes, vêtues de robes aux couleurs variées et criardes, sont assises en éventail sur la scène. L'une d'elles s'avance, sourit bêtement, et mime une romance allemande. Quand elle se rassied, une autre vient prendre sa place, le même sourire bêta, le même mélange stupide, en anglais, en hollandais, le plus souvent en allemand. L'auditoire, jusqu'ici, manque d'enthousiasme. Mais, longue, affreusement poudrée, décolletée plus affreusement encore, la diva s'avance au milieu des applaudissements. L'écoeuré, cherche à comprendre, et devine au bout d'une longue minute, à travers les halètements d'une voix indéfinissable, quelle chante en français une romance guerrière. Cette fois, c'en est trop, je n'y puis plus tenir, et je m'esquive, tandis que, bien assis, le regard vague, comme indifférent, les bons bourgeois, avec leurs femmes, continuent à boire à petites lampes, une bière détestable.

YAN DE LESCA.

LES CONSULS.

Le Consul, mon bonhomme, Le Consul à la Haye, Le Consul temps de Rome Et des vieux temps de Rome.

Qui fit grand, et peut être Qui fit grand, et peut être Qui fit grand, et peut être Qui fit grand, et peut être.

Quant le Consul suprême, Des Consuls plus solennel, Plus que les autres, et plus dans la grande Rome.

Et le Consul suprême, Des Consuls plus solennel, Plus que les autres, et plus dans la grande Rome.

Et qui peuvent peut-être, Se croient pleurer, Et vont le par terre, Remembrer aux vifs.

N'est-ce pas le seul évènement, Et le seul évènement, Et le seul évènement, Et le seul évènement.

Il est si grand et si fier, L'œuvre commerciale, Dans les deux hémisphères, Pour leurs nations.

On Messieurs sont utiles Et les autres, Comme agents mercantiles De leur gouvernement.

Et nous avons de même Qui par là, s'il le faut, Il n'est pas est est, Et les autres, et les autres, Et les autres, et les autres.

Car, par être, par forme Et comme dignité, Il est, en uniforme, Une étoile au côté.

Et l'épée est encore, Et le Consul, L'institut qui d'œuvre Ceux qui sont officiers.

Mais le Consul, à Rome, On vit comme un baron, Et nous n'avons pas de grand homme, Et nous n'avons pas de grand homme.

Et elle assiste aux messes

L'AFFAIRE

Dreyfus-Esterhazy

Une lettre de la comtesse Esterhazy.

L'Agence Havas a communiqué au «Gaulois» la lettre suivante, que Mme la comtesse Esterhazy vient d'adresser au «Figaro» :

«Monsieur le rédacteur en chef, Ayant la confiance de voir bientôt proclamer la complète innocence du commandant Esterhazy, mon mari, j'assistais silencieusement, mais non sans douleur et indignation, à l'odieuse campagne menée contre lui et que je laisse à d'autres le soin de juger.

«Mais aujourd'hui vous divulguez ses faiblesses d'homme, les secrets les plus intimes de sa vie privée, sans vous soucier de briser un cœur de femme, un cœur de mère. Eh bien ! monsieur, cette femme, cette mère, croit devoir intervenir pour vous dire : «Tout cela me regarde seules et devant le malheur qui accable en ce moment l'homme dont je porte le nom, et dont l'honneur sortira intact de cette épouvantable épreuve, je pardonne et oublie tout.

«Agrées mes salutations distinguées.

«NETTANCOURT, comtesse «ESTERHAZY»

Le «Gaulois» ajoute : Ah ! la noble femme, le grand cœur, les beaux sentiments, les belles paroles ! Que de naturel, de simplicité et de grandeur ! C'est la première parole humaine et chrétienne que nous entendons dans cet ignoble débat qui dure depuis un mois. Cette lettre rafraîchit le cœur, reconforte l'esprit ! N'est pas une Française, il n'est pas un Français, quelle que soit leur opinion dans la question Dreyfus, qui ne s'inclinent avec respect, avec reconnaissance de vant cette admirable femme, cette admirable mère, cette admirable Française, cette admirable chrétienne.

A l'exception de cette lettre, la journée du 30 novembre n'a amené aucun fait nouveau.

«L'enquête de M. le général de Pellieux, dit une note Havas, a continué dans les conditions indiquées dans une information de la veille.

Quant à citer les journaux, cela devient bien difficile, en raison de la violence des polémiques.

Nous nous bornerons à deux très courtes reproductions, l'une de l'«Echo de Paris» et l'autre du «Courrier du Soir».

«L'«Echo de Paris», dit en terminant : Le général enquêteur attend toujours qu'on lui révèle le «fait nouveau» qui, seul, serait susceptible d'amener la révision du procès Dreyfus. Nous avions avancé dès samedi dernier l'imminence de la clôture de l'enquête et la mise hors de cause certaine de M. Esterhazy «en ce qui concerne l'affaire de trahison». Nous étions bien informés.

L'«Echo de Paris» ajoute quelques renseignements relatifs à la manière dont la culpabilité de Dreyfus aurait été établie.

La personne qui livra le bordereau de Dreyfus est un agent du service des renseignements «encore en activité de service». Cet agent n'eut «jamais» de relations directes ou indirectes avec le commandant Esterhazy.

L'«Echo de Paris» dit en terminant : Le gouvernement et l'état-major général ne craignent aucune révélation sensationnelle. Les deux services auxquels incombe la charge d'assurer la sécurité de l'Etat

ne commandent rien d'illégal à personne ; ils s'en rapportent à l'initiative de leurs agents et ces agents agissent à leurs risques et périls.

Quant au «Courrier du Soir», il renouvelle en fort bons termes un avis que nous avons maintes fois exprimé :

«Il nous semble nécessaire, au point où l'on en est arrivé, de traduire ici un sentiment qui se fait avec netteté jour dans l'opinion publique. Il faut en finir. — Tel est le cri général.

Désormais, toutes les hésitations, toutes les lenteurs doivent disparaître. Il est absolument indispensable qu'une solution intervienne sans retard, si l'on ne veut pas que ces tristes incidents amènent la chute du cabinet et, ce qui serait autrement grave, entraînent une scission dans l'armée.

«Si l'on veut éviter cette fin, si l'on a quelque souci de ce que commande la dignité nationale, on comprendra qu'il est temps de déléguer l'affaire Dreyfus, ainsi que toutes celles qui sont venues successivement s'y greffer — et d'en sortir par la voie la plus large.

Recettes pratiques.

NETTOYAGE DES BALLONS EN PIERRE

Les frictions avec la pierre ponce sont longues, fatigantes et occasionnent une usure sensible des parties nettoyées.

On opère beaucoup plus rapidement en frottant la pierre à nettoyer avec une brosse de chiendent trempée dans de l'eau de javelle.

On laisse l'eau de javelle agir pendant quelques minutes, puis on lave à l'eau pure à l'aide d'une grosse éponge et on essuie avec une serpillière.

Rincer l'éponge à grande eau. Les dallages (marches d'escalier, vestibules, etc.) traités de cette façon, acquièrent un blancheur irréprochable.

ANECDOTES.

Un marquis, possesseur d'une immense fortune, disait : «On en veut toujours à nous autres pauvres riches.»

Quelle est, demandait-on à un savant musicien, la note la moins agréable ? «C'est la note d'un fourmisier», répondit-il.

Une somme considérable venait d'être dérobée à un riche planteur des Barbades. Voici la ruse adroite qu'il employa pour découvrir le coupable. Il assemble ses nègres : «Mes amis, leur dit-il, le Grand Serpent m'est apparu pendant la nuit ; il m'a dit que le voleur aurait dans ce moment même une plume de perroquet sur le nez.» Le coupable porta immédiatement la main sur son visage. «C'est toi qui m'as volé, lui dit le maître, le Grand-Serpent vient de m'en instruire.» Et il se fit rendre son argent.

Un musicien assez mal vêtu disait en parlant de sa voix, dont quelqu'un le félicitait : «Il est vrai que j'en fais ce que je veux. — Ma foi, monsieur, lui dit une dame, vous devriez bien vous en faire une culotte.

PENSEES.

Qui veut haïr les grands doit payer son haïsser.

C'est souvent de hasard que naît l'opinion.

«Hélas ! sans nous haïr les grands, nous n'aurions rien.

La vraie science de la vie n'est pas de savoir se soucier, mais de savoir oublier.

L'honneur qu'on doit à Dieu n'admet point de partage.

ge tiré. Peu lui importe ce que l'on pense ou ce que l'on dira. Mais elle ne se sent pas la force de quitter, pour toujours, cette fenêtre et de la refermer sur lui, qui demeurera là, en bas, triste et brisé, et qu'elle ne reverra jamais.

Oh ! comme elle l'aime ! Elle ne s'était jamais aperçue comme aujourd'hui à qu'elle point, la présence de cet homme lui était nécessaire. Elle s'était bien dit que le quitter lui serait une grande peine, mais jamais elle n'eût pensé qu'on pût souffrir autant.

Et cependant, il faut qu'elle se taise, qu'elle étouffe pour se contenir ses sanglots, qu'elle cache à tous sa peine, son chagrin atroce et qu'elle parte sans lui dire adieu, sans lui jeter un mot d'espoir ou de consolation, sans entendre elle-même une parole de lui qui adoucirait sa douleur, lui semble-t-il.

Quant à lui, affaissé au pied du mur où il s'est promené si souvent, il n'a pas la force de bouger. Il ne se cache plus aujourd'hui, il la regarde sans un geste comme s'il voulait éplucher tout entier son cœur de son image adorée. Et cet homme, ce soldat à beau faire, a beau lutter contre cette douleur qui lui déchire l'âme, la souffrance fait rouler dans ses yeux de grosses larmes qu'il ne cherche même pas à pecher.

Et lorsque celle qui l'aime, appelant à elle toute sa volonté, se

redresse pour rentrer, il tend vers elle ses bras suppliants, il tombe à genoux, il réclame avec peine le cri de douleur qui monte de son cœur, et la princesse Ghika se penche, se penche, mais que peut-elle, la pauvre qui souffre autant que lui ? Elle se tord les mains de désespoir, et tout à coup, brusquement, elle arrache une petite chaîne d'or qu'elle a au cou et à laquelle est suspendue une croix ; c'est tout ce qu'elle a sur elle, c'est le seul souvenir qu'elle puisse donner.

Et comme honteuse de son action, la pauvre princesse referme la fenêtre, pendant qu'avec un petit bruit métallique tombe la croix.

Tandis que dans le grand lit armorié et couronné on étend toute pâle la Reine de demain, dehors, couché au pied du mur, malheureux comme un chien chassé et abandonné, ses lèvres sur une croix, un chevalier-garde de sanglotte.

De longues ovations ont salué son entrée dans sa capitale. Partout des drapeaux, des guirlandes, des feuillages, des illuminations.

Mais, bien que le sourire soit sur ses lèvres, que sa physionomie exprime la satisfaction, Sa Majesté n'est pas heureuse. Tout son cœur est demeuré là-bas et elle souffre lorsqu'elle songe à

la tristesse de celui qu'elle aime, qui l'aimait et qui à cette heure doit pleurer, doit avoir le cœur déchiré et l'âme meurtrie, si loin tout seul.

Elle, qui souffre tout, elle se dit que sa douleur à lui doit être plus grande encore, que ceux qui restent sont plus malheureux que ceux qui partent, et cette pensée lui rend plus pénibles encore ces moments, pourtant si douloureux déjà.

Et les jours suivants, ce furent des réceptions et des fêtes, et des réceptions. Et toujours et toujours.

Ainsi des mois s'écoulaient, sans que sa pensée quittât son vieux pays et ceux qu'elle y avait laissés. Des mois et des années, où elle sentait davantage qu'elle était seule dans ce pays nouveau, qu'elle était l'étrangère.

L'étrangère, ce nom, on ne se gênait pas pour le lui jeter à la figure. Les journaux maintenant le répétaient chaque jour.

Tous les maux dont on ne voulait pas accuser le roi étaient jetés sur elle, l'étrangère. Entrez de l'ou venait tout le mal. Et elle devenait le peuple hostile envers elle.

Le roi plus soucieux de sa politique que d'elle, laissait s'organiser les nages, monter l'orage sans rien faire pour le dissiper, sans sembler s'apercevoir que celle qu'il menaçait était sa femme.

Et il éclata sans qu'on y pensât, et cet orage.

Et peut être parce qu'on y songeait moins, il éclata plus terrible.

Et les deux peuples amis, les deux peuples unis quelque temps auparavant se ruerent l'un sur l'autre comme deux chiens furieux qui se disputent un proie.

Alors, elle connut la souffrance dans ce qu'elle a de plus horrible, la reine, souffrance atroce où son cœur saigna lentement, où les acclamations de ses sujets qui retentissaient à chaque victoire tintaient dans son âme comme un glas.

Son pays, ce pays dont rien n'avait pu la détacher, était vaincu et c'était le peuple dont elle était la Reine, le peuple à qui elle semblait commander qui l'écrasait, le brisait et le pillait.

Et ce qui était plus atroce encore, c'était la joie officielle qu'elle devait montrer, étaler. Alors qu'elle avait la mort dans l'âme, elle devait féliciter les vainqueurs ; prier pour leur succès lorsque son cœur meurtri les maudissait.

Enfin la guerre est terminée, il est bien vaincu son pays, il n'a plus d'armes, il n'a plus de munitions, plus d'argent. Ses frères ont donné tout leur sang, qui a coulé en flots vermeils ; il n'y a plus de joie chez elle, ses yeux ne connaissent plus que les larmes.

Et elle assiste aux messes

d'actions de grâces, elle écoute dans les églises des Te Deum lorsque dans son beau pays fleurissent, maintenant couvert de croix, dans chaque église, dans chaque chapelle, en deuil et à genoux, chacun recite avec des larmes le De Profundis.

Et ce n'est pas tout, il faut qu'elle boive son calice jusqu'au bout, il faut qu'elle en goûte toute l'amerume.

Le peuple vent sa victoire complète, vent s'enivrer de sa gloire, il lui fait la reine, l'étrangère, la vaincue, il faut qu'elle vienne passer la revue des troupes victorieuses, il le faut, il le veut. Sans songer peut-être à cette cruauté, à ce que cette corvée a de pénible pour cette femme, il le veut, il le veut.

Elle viendra se montrer à tous, le roi l'a ordonné, elle obéira.

Elle viendra féliciter ces soldats qu'elle a en horreur, dont les habits sont tachés du sang de ses frères, lorsqu'on le veut et qu'il le faut.

Ce jour est venu et il est plus douloureux encore qu'elle ne pouvait le supposer. Le matin, elle a appris la mort du chevalier-garde qui, la veille de son mariage, pleurant, affaîné, en songeant à la séparation, la mort du seul homme qu'elle ait jamais aimé et qui a été tué par ses soldats. Elle se demande s'il e conservé la croix fondue aujourd à ses pieds, si son dernier soupir n'a pas été un blasphème

et une malédiction et elle murmure la pauvre reine :

«Oh ! pardonne, mon ami, pardonne. Va, je donnerai beaucoup pour être à ta place, pour ne pas souffrir le martyre atroce que j'endure.

Elle a passé sur le front des troupes comme une victime qu'on traînerait au supplice. En dépit des fards, son teint est livide, ses yeux agrandis annoncent une fièvre intense.

Le peuple est en joie. Enfin ; elle est là, et elle souffre, l'étrangère. Lui, il triomphe et l'accablent et chaque vivat pénètre en son cœur déchiré comme une pointe rougie au